

ROUTE 39.

DE KALAMATA A NAVARIN

PAR CORON ET MODON.

(2 jours).— On couche à Coron.

Après avoir franchi le pont de Kalamata, on traverse, dans la direction de l'O., la grande plaine marécageuse de Nisi. Pendant la saison des pluies, elle est impraticable; il faut alors faire un grand détour par le v. de *Fourtsala*. Laisant (45 m.) le v. de *Asprokhoma*, on traverse (1 h. 10 m.) le *Pamisus* (Pirnatsa), sur un mauvais pont de bois pour atteindre (5 m.)

Nisi. C'est dans ce village qu'en 1770 Mavro-Michelis résista pendant trois jours, avec vingt-deux hommes seulement, aux efforts d'un corps considérable de Turcs, et réussit ainsi à protéger la fuite du comte Orloff. Les Français occupèrent Nisi en 1828.

Une route au N. conduit à (2 h. 15 m.) **Androusa**, bâtie sur une plateforme élevée qui domine la vallée de *Sténicléros* et la plaine de Nisi. Cette ville fut entièrement détruite pendant la guerre de l'indépendance; elle a été en partie reconstruite. Au-delà de Coron, la route suit encore le bord de la mer, et franchit successivement plusieurs contre-forts arides et brûlés du volcanique Lykodimo, pour atteindre (3 h.) le v. de *Kastéla*, entouré de superbes plantations d'oliviers. Quelques débris helléniques, que l'on remarque sur la hauteur *Saint-Elie*, à gauche du v., marquent peut-être l'emplacement du temple d'Apollon Corynthus qui appartenait à Coron.

Une route aride et monotone, toujours en vue de la mer, conduit (1 h. 45) à

Coron (9 h. 45 m. de Kalamata). Cette ville semble occuper l'emplacement de l'antique Coronis, fondée probablement par les habitants de Coroné. Les seuls vestiges antiques que l'on y retrouve sont les restes d'un môle qui protégeait le port.

En quittant Nisi, on continue à travers la plaine et l'on franchit (1 h. 15) sur un pont la rivière Bias.

Une route pittoresque (15 m.) et qui traverse pendant plusieurs heures une magnifique forêt de chênes (V. R. 41), conduit au (1 h. 45 m.) Khani de Miska, puis au (2 h. 15 m.) Khani de Koumbés et à (2 h.) Navarin.

Au-delà d'un nouveau cours d'eau (30 m.) on atteint une belle plage sablonneuse sur laquelle les Français débarquèrent en 1828, sous les ordres du général Maison, et l'on franchit successivement la Vélitza, le Scarius, la Djané, et

quelques ruisseaux sans nom, jusqu'au port de *Pétalidi* (1 h. 15), qui occupe l'emplacement de l'antique Coroné. Cette ville, fondée par Epaminondas, remplaça la cité homérique d'*Epeia*; son histoire ne présente rien de saillant. En 1828, la ville fut occupée par l'armée française. Dans ces dernières années, on a établi à Coroné une colonie de Maïnotes qui est en voie de prospérité.

La ville antique, située au pied du mont Lykodimo, s'étendait depuis la plage jusque sur le versant d'une colline dont l'acropole couronnait le sommet. On remarque encore les restes considérables du môle antique qui servait à protéger le port. Les murs de l'acropole subsistent dans presque tout leur périmètre, mais dépassent à peine le niveau du sol. On remarque à l'intérieur de l'enceinte les soubassements de plusieurs temples et une statue en pierre rouge fort mutilée. Des fouilles récentes ont fait découvrir deux sarcophages bien conservés; on remarque sur l'un d'eux un beau bas-relief représentant une série de combats contre les Centaures.

Au-delà de Coroné, la route suit encore le bord de la mer, et franchit successivement plusieurs contre-forts arides et brûlés du volcanique Lykodimo, pour atteindre (3 h.) le v. de *Kastéla*, entouré de superbes plantations d'oliviers. Quelques débris helléniques, que l'on remarque sur la hauteur *Saint-Elie*, à gauche du v., marquent peut-être l'emplacement du temple d'Apollon Corynthus qui appartenait à Coroné.

Une route aride et monotone, toujours en vue de la mer, conduit (1 h. 45) à

Coron (9 h. 45 m. de Kalamata). Cette ville semble occuper l'emplacement de l'antique Coronis, fondée probablement par les habitants de Coroné. Les seuls vestiges antiques que l'on y retrouve sont les restes d'un môle qui protégeait le port.

Coron fut pris en 1205 par les Francs. Guillaume de Villehardouin le céda en 1248 aux Vénitiens. En 1622, cette ville tomba un instant au pouvoir des Espagnols. Prise et reprise plusieurs fois par les Vénitiens et les Turcs, elle resta définitivement à ces derniers en 1718. Coron fut assiégé sans succès par les Russes en 1770, et occupé par les troupes françaises en 1828.

La ville est bâtie sur un promontoire rocheux, et s'étage sur une hauteur dominée par un vieux château vénitien. Elle présente un aspect pittoresque avec ses vastes fortifications et ses murailles crénelées, mais elle ne renferme de remarquable que quelques vieilles maisons turques de belle apparence.

En quittant Coron, on se dirige à l'O. pour traverser le cap Gallo (Acritas) dans sa largeur. Après avoir gravi les contre-forts noirs et arides du mont Hagios Dimitrios, on descend (3 h.) dans une petite plaine au bord de la mer. Au S.O. se montrent les îles Oenusses (Cabrera et Sapienza). Laisant à gauche des ruines byzantines, on parvient (45 m.) sur un plateau élevé et fertile d'où l'on découvre une belle vue sur Modon et la mer ionienne. On remarque (1 h.) à droite les ruines d'une redoute dite d'Ibrahim, puis descendant (15 m.) en plaine et laissant à droite un cimetière, on arrive (15 m.) à :

Modon.—*Histoire.* Cette ville s'élève sur les ruines de l'antique *Méthone*, qui avait elle-même remplacé la cité homérique de *Pédasus*. A la fin de la deuxième guerre de Messénie, Méthone fut donnée par les Spartiates aux Naupliens, et resta en leur pouvoir, même après que la Messénie eut été reconstruite par Epaminondas. Les Athéniens assiégèrent Méthone en 431, mais ils furent repoussés par Brasidas. Après la bataille d'Actium, elle tomba au pouvoir d'Agrippa. Dans les temps modernes, Modon eut toujours une certaine importance, et fut pris et repris

plusieurs fois par les Francs, les Vénitiens et les Turcs. Les Français l'occupèrent en 1828.

Description. La ville est située sur un promontoire rocheux qui s'avance vers l'île de Sapienza. Elle communique par un pont avec un petit îlot surmonté d'une tour, qui se trouve à l'entrée du port. La citadelle et les fortifications de Modon sont importantes; elles ont été réparées et augmentées par les Français.

En entrant dans la ville, on remarque une place publique assez belle, qui date des Vénitiens. Au milieu se dresse une colonne antique en granit oriental, couronnée d'un chapiteau byzantin, sur lequel on distingue une inscription latine à moitié effacée, en l'honneur des Vénitiens et du doge Morosini.

On sort de Modon du côté N., et l'on suit en plaine la route pavée construite par les Français. Cette route est encore assez bien conservée, malgré la négligence du gouvernement grec. Cependant, lorsque l'on gravit (1 h. 15) la base du mont San Nicolo, elle devient impraticable, et il est nécessaire de prendre les sentiers à droite et à gauche. Arrivé (30 m.) sur un col, on découvre une belle vue sur la citadelle et la rade de Navarin, fermée de tous les côtés par des montagnes et semblable à un grand lac. A gauche se dresse le mont San Nicolo, sur le sommet duquel s'élève une petite église. La route descend rapidement par un ravin, laisse à droite un aqueduc, à gauche la citadelle, et, traversant un faubourg, atteint (40 m.) Navarin ou Néokastro (8 h. 40 de Coron. V. R. 41).

ROUTE 40.

DE KALAMATA A MESSÈNE

PAR THURIA ET LE COUVENT DE VOURKANO.

(6 h. 15 m.) On fera bien de coucher dans le couvent de Vourkano, car on ne trouve pas de logis convenable à Mavromati.

Après avoir traversé le pont de bois de Kalamata et le petit bourg où se tient le marché à la viande, on arrive (45 m.) au v. d'Asprokhoma.

La route serpente au pied des monts Makriplagi, à travers des bois d'oliviers et des champs cultivés, jusqu'au (2 h.) v. de *Pharmisi*. A gauche, dans la plaine, les ruines romaines de Palæo-Loutra se détachent au milieu des mûriers et des figuiers. Sur la colline à droite se trouvent des vestiges de l'antique

Thuria. C'est dans cette ville que commença la troisième guerre de Messénie. *Thuria*, rebâtie par Epaminondas, occupe la colline élevée de Palæo-Kastro, séparée des monts Makriplagi par un ravin profond. On voit encore des restes considérables du mur d'enceinte, une citerne creusée dans le roc, et les ruines d'un petit temple dorien.

Il faut ensuite franchir une colline dans la direction du N.-O., pour descendre à (1 h.) Kortsogli et à (15 m.) Gliata. Le chemin se perd souvent au milieu des bosquets, des ruisseaux et des terrains marécageux avant de traverser le *Pamisus* pour monter jusqu'au (1 h.) v. de *Lézi*. Ce village est situé sur le revers S. du mont Evan, ou saint Basile, qui se relie au mont Ithôme, dont le sommet hardi se dresse vers le N.

On gravit ensuite un chemin roide et pénible jusqu'au (45 m.)

Couvent de Vourkano (5 h. 45 de Kalamata), placé dans une situation pittoresque, sur le flanc du mont Evan, au milieu d'un bois de cyprès et d'orangers. En passant sous la grande porte, on remarque deux pieds antiques en marbre et d'un fort beau travail. La grande cour intérieure est entourée d'une double galerie sur laquelle donnent les chambres des caloyers et des voyageurs. Au milieu s'élève une église byzantine, qu'une profusion d'ornements n'a pas pu rendre belle.

En quittant le couvent, on gra-

vit par un chemin escarpé la crête qui joint le mont Evan au mont Ithôme, et l'on atteint (15 m.) près de la porte de Laconie, l'enceinte de Messène.

Messène. Histoire.—On ne peut s'empêcher d'éprouver une vive sympathie pour les Messéniens, qui luttèrent avec tant d'héroïsme et de constance contre les Spartiates pour défendre leur indépendance. Après avoir soutenu trois guerres acharnées et trois sièges prolongés sur les monts Ira et Ithôme, les malheureux habitants de la Messénie furent obligés de s'expatrier ou de subir l'esclavage le plus cruel.

Le rétablissement de la Messénie fut le coup le plus sensible qu'Epaminondas porta à la puissance de Sparte. Avant la bataille de Leuctres aucune ville n'avait porté le nom de Messène. Epaminondas, en choisissant l'emplacement de la nouvelle ville, se montra aussi bon général qu'habile politique. Le mont Ithôme, outre l'avantage de sa position militaire, était sacré aux yeux des Messéniens par le culte de Jupiter, qu'on y célébrait depuis la plus haute antiquité, et par le souvenir des luttes héroïques de leurs ancêtres.

Messène, par son alliance avec les Thébains et les Arcadiens, n'eut plus rien à craindre de Sparte. Après la chute de Thèbes, elle favorisa les plans de Philippe de Macédoine et ne prit aucune part à la bataille de Chéronée. Les Messéniens devinrent plus tard membres de la ligue achéenne et combattirent avec Antigone Doson à Sellasie (222), où ils eurent la satisfaction d'écraser leurs cruels persécuteurs, les Spartiates. Messène fut assiégée par Démétrius Pharus, qui trouva la mort sous ses murs, et par Nabis, tyran de Sparte, qui dut se retirer devant Philopœmen, accouru de Mégalopolis. Plus tard, Messène, ayant déclaré la guerre à la ligue achéenne, réussit à s'emparer de Philopœmen et n'eut pas honte de con-

damner à mort son libérateur (183). Mais elle fut prise et châtiée sévèrement par Lycortas, successeur de ce héros.

Auguste, pour punir Messène d'avoir soutenu le parti d'Antoine, donna à Sparte une partie de son territoire. Cette condamnation fut révoquée sous Tibère. Au temps de Pausanias, Messène était encore une ville importante.

Description.—Des ruines de la Porte de Laconie, où nous sommes arrivés, la vue s'étend sur l'emplacement de l'antique cité et le v. de *Mavromati*, qui en occupe la partie centrale. L'acropole de Messène couronnait le sommet du mont Ithôme; la ville était située sur le revers S. O. qui se creuse en forme de coquille, et présente plusieurs petites éminences. Cette vaste assiette de terrain est bornée au N.-E. par l'Ithôme, au S.-E. par le mont Evan, à l'O. par les escarpements du mont Psoriari, enfin, au N. et au S. par des collines peu élevées, qui, de ce dernier côté, ne masquent pas la vue de la mer.

Il eut été difficile de trouver une position plus agréable pour une grande ville, et plus forte au point de vue militaire.

A en juger par son enceinte, Messène était la place la plus importante de la Grèce. Le mur descendait du sommet de l'Ithôme à la Porte de Laconie, puis, tournant à angle droit, s'abaissait de l'E. à l'O. sur le revers de la montagne. Près du v. de Simissa, qui brille au S.-E., au milieu de la verdure, le mur changeait de direction et se prolongeait pendant 2 kil. parallèlement au cours d'une petite rivière qui suit la base du Psoriari. Formant ensuite un nouvel angle droit, il remontait de l'O. à l'E. jusqu'au sommet de l'Ithôme, pour rejoindre l'acropole.

La ville d'Epaminondas a disparu et n'a laissé que quelques ruines dispersées au milieu des champs fertiles et des bois d'oliviers et de chênes qui couvrent cette vaste enceinte.

En suivant la tournée que nous allons indiquer, le voyageur pourra voir en quelques heures tout ce que Messène renferme de curieux.

On part de la Porte de Laconie, ainsi appelée de sa position sur la route de ce nom; ce n'est plus qu'un amas de pierres helléniques, avec quelques soubassements de tours, comme celles que nous décrivons plus loin. Laisant à gauche un chemin pour (15 m.) *Mavromati*, on gravit au N. le flanc du mont Ithôme par un sentier fort escarpé, qui décrit de larges zigzags. Dépassant (1 h.) à gauche des soubassements de tours antiques, et un sentier par lequel on redescendra à *Mavromati*, on parvient (1 h.) sur un plateau peu étendu, qui forme le sommet de la montagne. Le vieux monastère ruiné de Vourkano, qui l'occupe, est bâti sur l'emplacement de l'antique temple de Jupiter Ithomate. Tout à côté, et au S., était le temple des grandes Déesses. Au S.-E. du plateau, où la montagne est à pic, on remarque des ruines du mur d'enceinte, des soubassements de tours et quelques débris d'une maçonnerie antérieure à l'époque d'Epaminondas. Du sommet de l'Ithôme, on aperçoit à ses pieds l'emplacement de Messène et en face le mont Evan. La vue s'étend plus loin sur le *Pamisus*, le golfe de Coron, le Taygète, la plaine d'Arkadia et la mer Ionienne.

Il faut revenir sur ses pas et prendre le sentier à l'O. que nous avons indiqué, pour descendre (1 h.) à *Mavromati*. Ce v., dans une position gracieuse, ne renferme que quelques habitations sales et misérables. On y remarque la fontaine *Clepsydra*, entourée d'un mur antique à moitié caché sous une végétation luxuriante. Cette fontaine est celle où, selon la fable, les nymphes Ithôme et Néda lavèrent l'enfant Jupiter que les Curètes avaient soustrait à Saturne, et dont l'eau servait au temple de Jupiter Ithomate.

On se dirige ensuite au N. par la route qui serpente au pied de l'Ithôme, à travers un bois d'oliviers, de chênes et de lauriers, jusqu'à (1 h.) la muraille du N., où se trouve la *Porte de Mégalopolis ou d'Arcadie*. Cette porte, avec le mur et les tours qui s'y rattachent, forme la partie la mieux conservée de l'enceinte, et donne une idée complète des fortifications de Messène. Ces murailles, solidement implantées dans le sol, qui ont résisté aux ravages du temps et des hommes, tombent bloc par bloc sous les efforts des lauriers, dont les jeunes pousses s'introduisent dans les interstices et déchaussent, en se développant, les assises les plus massives. Quelque pittoresque que soit la chevelure de lauriers qui revêt les murailles, il serait cependant à désirer que l'on extirpât l'arbre classique, qui, dans un temps peu éloigné, aura achevé son œuvre de destruction. La porte de Mégalopolis se compose de deux entrées, séparées par une cour de 60 mètr. de circonférence. On remarque encore l'énorme linteau de la première entrée, qui avait 5 m. 73 de long, 1 m. 16 de large, et 1 m. 12 de haut. Il est brisé en deux morceaux, dont l'un est à terre, et l'autre appuyé sur le montant de la porte. Près du seuil se trouvent les vestiges de la route antique, pavée de grandes dalles. La cour, de construction hellénique comme le reste de l'enceinte, se fait admirer par sa belle maçonnerie. Les deux assises inférieures du mur circulaire sont formées de blocs énormes. On y voit de chaque côté deux niches consacrées aux dieux protecteurs. Une inscription à moitié effacée, sous celle de gauche, indique que des restaurations ont été faites par Quintus Plotius Euphémion. La seconde entrée, donnant sur la campagne, était flanquée de deux grandes tours carrées, dont on voit encore les soubassements. A l'E., la belle muraille qui grimpe le versant de l'Ithôme se présente de

la manière la plus pittoresque au milieu des arbres, et semble lutter de force avec les rochers qui l'entourent. Elle est construite de magnifiques blocs quadrangulaires, admirablement taillés et assemblés sans mortier; son épaisseur est d'env. 2 mètr. Les tours, dont elle est flanquée à des intervalles très-rapprochés, sont carrées et percées de fenêtres et de meurtrières. On remarquera surtout une grande tour encore presque intacte, bien que toutes ses assises aient été disjointes par un tremblement de terre. Des marches en pierre conduisent au premier étage, mais il n'y a aucune trace d'escalier pour arriver au second; il est probable que l'on se servait d'une échelle.

En suivant les murs du côté de l'O., on remarque encore une tour ronde et une poterne à l'angle N.-O. de l'enceinte.

On revient à Mavromati, et longeant le petit ruisseau qui s'échappe de la fontaine Clepsydre et fuit vers le S., on va visiter à droite, au sortir du v., les ruines informes d'un petit théâtre qui n'avait que 20 mètr. de diamètre. Près de là se trouvait la fontaine *Arsinoë* alimentée par les eaux de la Clepsydre qui étaient amenées autrefois par un canal souterrain. Tout à côté se voient les soubassements du plus grand temple de Messène. Quelques instants après, on atteint les ruines du stade, traversé dans sa longueur par le ruisseau de Mavromati. On voit encore un des côtés et l'extrémité supérieure, de son enceinte avec seize gradins de pierre disposés en hémicycle. Tout autour du stade régnait une colonnade qui formait près du pourtour un double portique à trois rangs de colonnes. A terre gisent un grand nombre des fûts doriques et cannelés dont presque toutes les bases sont encore en place. A l'extrémité S. du stade et toujours près du ruisseau, on trouve les murailles de la ville et les débris d'un petit temple.

En coupant à travers champs dans la direction de l'E., on rencontre des vestiges de tombeaux antiques près de la route de Simissa; on revient en quelques instants de ce v. à Mavromati par la porte de Messénie, qui n'offre plus qu'un amas de ruines.

De Messène à Navarin, R. 41; — à Kalamata, R. 40. — Une route au N. conduit au (1 h. 45 m.) pont triple du Mavrozuména, à (1 h. 45 m.) Konstantinós, et à (3 h. 30 m.) Phigalée.

ROUTE 41.

DE MESSÈNE A NAVARIN

PAR SIAMARI ET LA FORÊT DE KOUMBÈS.

(10 h. 25 m.) — On doit prendre un guide pour se rendre de Mavromati à Logi par Siamari, car il n'y a pas de route, et il est facile de s'égarer au milieu des bois.

Sortant de Mavromati du côté S. on gagne, par la *Porte de Messénie*, (75 m.) le v. de Simissa.

On longe ensuite l'extrémité S. du mont Psoriari jusqu'au (45 m.) v. de *Siamari*, situé sur un coteau sablonneux, au milieu d'un bois de lentiques.

Dans un petit vallon à l'O., près du village, s'élève une charmante église grecque fort ancienne, que sa position retirée a sauvée de la destruction. Elle est surtout remarquable par l'élégance de son portique et la beauté de sa construction. On voit à l'intérieur des peintures à fresque et des colonnes en marbre blanc qui soutiennent le dôme. Près de l'église se trouvent plusieurs fûts de colonnes provenant sans doute de quelque monument antique.

On se dirige ensuite au S.-O. à travers une série de petites collines sablonneuses couvertes de lentiques, de myrtes, de chênes verts, et séparées les unes des autres par des ravins qui, en hiver, deviennent autant de torrents.

Au (2 h.) v. de *Logi* on rencontre la route d'Androusa à Navarin. Le

pays, où l'on ne voit pas trace de culture, conserve le même aspect jusqu'à (2 h.) la rivière *Skarias* qui va se jeter dans le golfe de Coron. On gravit alors le flanc du *Khadzo-Vouni*, dont les pentes gazonneuses sont parsemées de gros rochers et de bouquets de chênes rabougris. A mesure que l'on monte, la vue s'étend à droite et à gauche sur la mer Ionienne et le golfe de Coron. Dépassant deux ou trois beaux caroubiers (45 m.) qui couronnent la crête du *Khadzo-Vouni*, l'on arrive sur un grand plateau où commence la magnifique forêt de Koumbès. Au delà du (20 m.) hameau de Arnaoutali, et non loin de Kroustési on rejoint (30 m.) la route de Nisi à Navarin (V. R. 39). On continue à traverser la forêt, dont les chênes atteignent des proportions colossales, jusqu'au (1 h. 30) khani de *Koumbès*. A gauche s'élève le pic du même nom; à droite se trouve la prise d'eau de l'aqueduc de Navarin construit par les Vénitiens. A mesure que l'on avance, la vue s'étend peu à peu sur la mer Ionienne, les rochers de Sphactérie et le port de Navarin. La route s'abaisse par une pente insensible et longe en écharpe le flanc d'une montagne (2 h.); enfin une descente brusque et rapide conduit à (15 m.) *Navarin* (*Néo-Kastro* ou *Néo-Avarinos*, par contraction *Navarin*); (10 h. 25 de Messène. Khani médiocre. On reçoit les voyageurs dans une maison à droite en entrant dans la ville).

Cette ville, fondée au moyen âge par les seigneurs francs, remplaça *Palao-Avarinos* ou le Vieux-Navarin, situé au N. de la rade (voyez plus loin). Elle fut prise par les Turcs, en 1500, et plus tard par les Vénitiens, qui la conservèrent jusqu'en 1715. Navarin est surtout célèbre par le débarquement des troupes égyptiennes sous la conduite d'Ibrahim-Pacha, en 1825, et par la bataille navale de 1828. Les escadres anglaise, française et russe, commandées par les ami-

raux Codrington, de Rigny et de Heiden, et fortes chacune de trois vaisseaux de ligne et d'un nombre proportionnel de frégates, s'étaient présentées devant la rade de Navarin et avaient imposé à Ibrahim-Pacha un armistice qu'il n'avait pas observé; ses navires avaient essayé à deux reprises de forcer le blocus, et ses troupes de terre avaient recommencé à ravager impitoyablement la Morée. Les trois amiraux résolurent d'entrer dans la rade même de Navarin, espérant « par la seule présence imposante des escadres amener Ibrahim, sans hostilité et sans effusion de sang, » à la stricte observation de l'armistice. Le mouvement fut exécuté avec une rare précision. Les batteries turques laissèrent silencieusement la flotte alliée franchir la passe, et tout semblait éloigner l'apparence même du plus léger conflit. Un coup de feu isolé, tiré d'un brûlot turc, changea brusquement ces dispositions pacifiques et devint le signal d'une conflagration générale. Le courage aveugle des Turcs devait céder devant la discipline et la supériorité de l'artillerie européenne. Au bout de trois heures et demie, la flotte ottomane était réduite en cendres; le sultan avait perdu 6000 hommes tués, 3 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 26 corvettes, 12 bricks et 5 brûlots. La flotte coalisée ne perdit pas une seule chaloupe et ne compta que 140 morts et 300 blessés. Cette victoire imprévue sauvait la Grèce expirante, mais elle pouvait causer la ruine de la Turquie. Aussi, après le premier cri de triomphe, la bataille de Navarin fut-elle jugée sévèrement par tous les hommes politiques jaloux de maintenir l'équilibre européen. — La même année, Navarin fut occupé par le corps expéditionnaire français.

Description. Navarin est bâti sur un promontoire rocheux peu élevé, au S. du golfe du même nom, et dominé au S.-O. par un contre-

fort du mont San Nicolò, qui porte la citadelle. La ville a été reconstruite et agrandie par les Français; elle renferme quelques jolis édifices et une belle place publique, mais elle est aujourd'hui triste et silencieuse et n'a pu conserver la gaieté et l'animation que la présence de notre armée lui avait données pendant deux ans.

La citadelle est très-forte; elle a été construite par les Français sur les ruines d'un vieux château vénitien; le gouvernement actuel y a établi une prison et une grande caserne.

Le port de Navarin a une lieue dans tous les sens. Il est compris entre le promontoire de Coryphasium au N. et celui de Navarin au S.; l'île de Sphactérie (Sphagia) forme une longue jetée naturelle qui le protège du côté de l'O. et masque la vue de la mer avec ses immenses rochers dentelés. Deux passes donnent accès dans la rade. La première, au S. et sous le feu de la citadelle, n'a que 500 mètr. de large et se trouve encore resserrée par une petite chaîne de rochers à pic. La seconde passe, nommée Sikia, s'ouvre au N. entre Sphactérie et le promontoire de Coryphasium, et n'a que 200 mètr. de largeur. Son peu de profondeur la rend inaccessible aux grandes embarcations.

Excursion dans la rade, jusqu'à Pylos. — On prend une barque à Navarin et l'on traverse la passe du S., par laquelle les flottes alliées pénétrèrent pour aller se ranger devant la flotte ottomane, embossée au N. du port, près du promontoire de Coryphasium. A l'extrémité (15 m.) de l'île de Sphactérie et en vue de la haute mer, se trouve le tombeau d'un officier français, du capitaine Mallet. Ce monument fut renversé par les paysans grecs pour extraire le plomb qui avait servi à en sceller les pierres. On longe ensuite, vers le N., les rochers nus et escarpés de Sphactérie jusqu'à (30 m.) la grotte pit-

toresque au fond de laquelle on trouve le tombeau du comte Santarosa, une des premières victimes de la guerre de l'Indépendance. A droite, le rocher blanc de Koulonisi brille au milieu de la rade. En se dirigeant toujours au N., on aperçoit au fond de l'eau plusieurs carcasses de frégates turques, tristes débris du combat de Navarin. On double ensuite la pointe et les rochers de Turlori, près desquels l'eau n'a plus tout à coup que 1 mètr. de profondeur. Puis, traversant la passe de Sikia, on débarque près des restes d'un môle antique, au pied du rocher Coryphasium, sur lequel s'élevait l'antique

Pylos (vieux Navarin). — *Histoire.* Les commencements de la capitale du vieux Nestor sont peu connus. A la fin de la deuxième guerre de Messénie, cette cité fut une des dernières qui opposèrent une résistance énergique aux Spartiates. Environ trois siècles plus tard, elle devint le théâtre d'un des épisodes les plus intéressants de la guerre du Péloponèse. Le général athénien Démosthène rebâtit la ville ou plutôt construisit une forteresse sur l'emplacement de Pylos. Brasidas, à la tête des Spartiates, vint l'y attaquer; mais les Athéniens le repoussèrent, détruisirent une partie de sa flotte et s'emparèrent de l'autre. 430 Spartiates, avec un nombre double d'hoplites, parvinrent à se réfugier dans l'île de Sphactérie, où Démosthène les enferma quelque temps sans oser les attaquer. Le démagogue Cléon, renommé pour sa lâcheté et sa forfanterie, critiqua la pusillanimité de Démosthène et se vanta de ramener les Spartiates prisonniers dans l'espace de vingt jours. Nommé général au milieu des rires du peuple d'Athènes, il partit pour Pylos, et, favorisé par un heureux hasard, réussit en effet à surprendre les Lacédémoniens. Malgré les stipulations de la paix de Nicias (421), les Athéniens gardèrent Pylos encore quinze ans. — Cette ville, rebâtie par Epaminon-

das, fut longtemps un objet de dispute entre les Messéniens et les Achéens. Elle devint plus tard membre de la ligue achéenne et s'appela *Coryphasium*. Au vi^e siècle de notre ère, elle apparut dans l'histoire sous le nom de *Avarinos*, qu'elle dut sans doute à la colonie d'Abares qui s'y établit. Vers 1278, un seigneur franc, Nicolas de Saint-Omer, construisit le château d'Avarinos. Plus tard, la ville fut abandonnée par ses descendants, qui fondèrent le Navarin actuel.

Description. Le rocher Coryphasium, que couronnaient l'antique Pylos et l'Avarinos du moyen âge, est borné à l'O. par la mer Ionienne, au N. par la baie circulaire de Voïdo-Kilia (Βοιδωκίλια, ventre de bœuf), à l'E. par l'étang d'Osman-Aga, situé au milieu d'une plaine sablonneuse, et au S. par la passe de Sikia. Ce rocher est coupé de tous les côtés par des escarpements abrupts, excepté au S.-E., où il s'abaisse vers la mer par une pente rapide.

En partant des débris du môle antique, on monte par un vieux chemin vénitien fort escarpé, qui laisse à droite et à gauche des débris cyclopéens et helléniques. On pénètre à travers les murailles franques (30 m.) dans l'enceinte d'Avarinos. Le sommet de la montagne où était bâtie la ville forme un grand plateau, qui se relève vers le N., et dont la partie la plus haute est occupée par les ruines du château franc. Ses murailles reposent en plusieurs endroits sur des fondations helléniques qui appartenaient sans doute à l'antique acropole. En descendant l'escarpement N. de la montagne par un sentier, bon tout au plus pour les chèvres, au milieu de buissons d'érables et de figuiers sauvages, on atteint la grotte de Nestor. Elle a environ 20 mètr. de haut sur 12 de large; sa voute arrondie en cône est percée d'une ouverture qui communique avec le château et permet d'apercevoir le jour. C'est

dans cette grotte, mentionnée par Pausanias, que Mercure conduisit les vaches qu'il avait enlevées à Apollon.

En descendant toujours vers le N., on aperçoit des vestiges de murs antiques et des traces d'un escalier taillé dans le roc qui domine le port de Voïdo-Kilia. On peut revenir au môle, qui a servi de point de départ, en suivant une route vénitienne resserrée entre l'escarpement du mont Coryphasium et l'étang d'Osman-Aga.

De Navarin à Modon, Coron et Kalamata, R. 39; — à Arkadia, Phigalée et Andritsena, R. 42.

ROUTE 42.

DE NAVARIN A ANDRITSENA

PAR ARKADIA, PHIGALÉE ET BASSE.

2 jours (17 h. 55 m.). — On couche le premier jour à Arkadia. En s'arrêtant le second jour à Phigalée, on aura plus de temps pour visiter les ruines de cette ville et le beau temple de Basse. On trouve du reste des logis confortables dans tous les villages que l'on traverse.

Sortant de Navarin du côté du N., on laisse à droite (15 m.) la route de Nisi et de Messène, et l'on suit les bords de la rade. Au delà de la rivière Pésili (25 m.), et en face de l'îlot de Koulonisi, le rivage du golfe devient bas et marécageux. A droite s'étendent de vastes rizières. La route franchit (30 m.) une petite rivière et se dirige au N. à travers la plaine sablonneuse de Coryphasium. A l'O. la vue s'étend sur la passe de Sikia, l'acropole de Pylos et l'étang d'Osman-Aga. Laisant à gauche (45 m.) la route de Levkos et de Pylos, on gravit (30 m.) des collines boisées d'où l'on découvre la petite île de Prodano (Proté), et plus loin l'île de Zante, qui se dessine vaguement à l'horizon. On descend (1 h. 15) dans une plaine étroite qui s'étend jusqu'à Arkadia sur une longueur de 6 lieues, entre

la mer et les contre-forts des monts Malia. Cette plaine, une des plus fertiles et des mieux cultivées de la Grèce, est couverte de plantations de raisins de Corinthe et de magnifiques bois d'oliviers.

Après avoir laissé à droite (45 m.) le v. de *Gargaliano* situé sur une hauteur, et (30 m.) le *Baroutou-Spilia* (grotte à salpêtre), on traverse plusieurs lits de torrents profondément encaissés, pour gagner (1 h. 45)

Philiatra. Ce gros v., qui fait un commerce considérable de raisins de Corinthe, est complètement caché au milieu d'oliviers et de citronniers d'une grandeur colossale.

A partir de Philiatra, les oliviers forment le long de la côte une véritable forêt jusqu'à (3 h.)

Arkadia (9 h. de Navarin. Le khani est médiocre. On trouve dans le haut de la ville quelques bonnes maisons où l'on peut loger). Cette ville occupe l'emplacement de l'antique *Cyparissia*, qui était le port de Messène et la cité la plus importante de la côte entre Pylos et Elis. Sous la domination franque, Arkadia devint l'une des douze places fortes de la Morée. Elle fut à moitié détruite en 1825 par Ibrahim-Pacha.

Arkadia n'a de remarquable que sa position pittoresque au milieu d'une végétation luxuriante. La ville fait face à la mer, dont elle est éloignée d'env. 2 kil., et s'étage sur le versant rapide d'un contre-fort du mont Psykhro. Son vieux château en ruines couronne au S. un rocher assez élevé; il occupe l'emplacement de l'antique acropole, dont on voit encore quelques assises. Au dessous du château et près de l'église Saint-Georges, on remarque quelques débris de colonnes antiques. Un peu plus loin, à l'entrée de la ville, se trouve une belle source, mentionnée par Pausanias. Près de la mer, et à 20 m. de la ville, on distingue encore quelques traces du môle qui protégeait le port dans l'antiquité.

En sortant d'Arkadia, on quitte le rivage de la mer pour s'enfoncer au N.-E. dans un pays montagneux. La route, âpre et difficile, longe en écharpe la base N. du mont Psykhro, et, laissant à droite (1 h.) un chemin qui conduit à Messène en 6 h., traverse (30 m.) un pont jeté sur une petite rivière. On gravit une montagne couverte de chênes, puis franchissant un torrent (20 m.), on monte par une rampe escarpée à (1 h. 10) *Sidéro-Kastro*. Le v. est dominé à l'O. par les ruines d'une forteresse byzantine, construite en pierres sèches.

La route s'élève toujours et remonte le cours d'un torrent. Avant d'arriver (1 h. 45) au point culminant, on aperçoit à gauche, entre deux sommets, un pic nu et pierreuse, qui porte le v. de Karamoustapha. C'eserait, suivant quelques auteurs (Leake, Beulé, etc.), le mont *Ira*, sur lequel Aristomène et ses compagnons résistèrent pendant onze ans aux armes des Spartiates. La carte de l'état-major français place cette montagne plus à l'E. près du v. de Kakolétri et au dessous du mont Tétragi. (V. ci-après.)

Arrivé (5 m.) au sommet du passage et au point de partage des eaux, on laisse à droite le mont St-Élie, pour descendre vers le N. par une gorge sauvage, ombragée de beaux chênes, au fond de laquelle coule un torrent profondément encaissé. Il faut traverser le torrent et franchir un contre-fort par un mauvais sentier en zigzag pour atteindre (1 h.) un pont d'une seule arche, jeté sur la Néda. Cette rivière, qui sépare la Messénie, l'Arcadie et la Triphylie, roule ses eaux entre deux rives escarpées, couvertes de chênes et de platanes, et s'engage dans une gorge inaccessible, pour former plus loin des cascades célèbres dans l'antiquité et dignes d'être visitées.

Traversant le pont pittoresque dont nous venons de parler, on gagne (5 m.) le v. inférieur de Paulitsa (Kato-Rouga), placé près de la

Néda, au pied de la montagne de Phigalée. Il faut ensuite gravir un sentier très-roide jusqu'au (25 m.) v. supérieur de Paulitsa (Ano-Rouga), bâti sur l'emplacement de l'antique

Phigalée. (6 h. 15 d'Arkadia.) Cette ville, une des plus anciennes et des plus importantes de l'Arcadie, fut prise en 659 avant J.-C. par les Spartiates, et resta plusieurs années sous leur domination. Les Étoliens, pendant leurs luttes contre les Achéens, établirent leur quartier général à Phigalée, d'où ils furent chassés par Philippe III de Macédoine. Au temps de Pausanias, Phigalée avait encore de l'importance.

Phigalée est située sur une montagne haute et abrupte, bornée au S. par la Néda, à l'E. par un ravin, au N. et à l'O. par un torrent qui coule dans une gorge profonde. Le sommet de la montagne, occupé par la ville, forme un grand plateau de hauteur inégale.

Les **Murailles** de Phigalée sont avec celles de Messène le spécimen le plus considérable et le plus parfait de l'architecture militaire des anciens Grecs. Le mur d'enceinte, qui a environ une lieue de tour et deux mètres d'épaisseur, est de construction polygonale. Il suit la crête du plateau et domine en plusieurs endroits des précipices profonds. La partie la mieux conservée de l'enceinte, du côté de l'E., est flanquée de plusieurs tours rondes et percée d'une porte pyramidale. Au N.-E., à l'endroit le plus élevé du plateau, là où se trouvait probablement l'acropole, on voit deux chapelles et les ruines d'une forteresse moderne surmontée d'une tour ronde. On remarque dans la muraille de l'O. deux tours et une porte, et dans celle du S., qui domine la Néda, les ruines d'une porte pyramidale. Enfin, près du v. de Paulitsa, qui occupe la partie la plus basse de la ville et le S. du plateau, se trouvent trois chapelles renfermant des débris antiques.

De Phigalée on a une vue magnifique sur l'île de Zante, le golfe d'Arkadia, les ruines de Lepreum (Strovitsi), le cours de la Nèda, le mont Ithôme et le mont Cotylium sur lequel s'élève le temple de Bassæ.

Revenu à Paulitsa au pied de la montagne de Phigalée, on se dirige au N. vers le (45 m.) v. de Boïka, d'où l'on peut envoyer le bagage directement à Andritsèna, tandis qu'on ira visiter Bassæ. On traverse un ravin, et, dépassant (15 m.) le v. de *Dragogi*, entouré de champs cultivés, on gravit au milieu d'une forêt de chênes les flancs abrupts du mont Cotylium. Au delà (30 m.) d'une source mentionnée par Pausanias, on arrive (10 m.) au

Temple de Bassæ (connu dans le pays sous le nom de *αἰῶνες στύλους*, les colonnes). Ce temple fut élevé par les Phigaliens en l'honneur d'Apollon Épicurus (secourable), qui les avait préservés d'une épidémie pendant la guerre du Péloponèse. Ictinus, architecte du Parthénon, fut chargé de sa construction. La Grèce n'a pas de temple qui se présente sous un aspect plus poétique et plus pittoresque que celui de Bassæ. La beauté de l'édifice est encore relevée par sa position isolée sur une montagne sauvage, au milieu de sombres rochers et de chênes séculaires.

L'édifice, bâti d'un calcaire jaune fort dur, est situé dans un creux, d'où son nom de Bassæ (*βασσαί, ravin*). Il diffère par son orientation de tous les temples connus, car la porte principale fait face au N. au lieu d'être dirigée vers l'E. C'était un hexastyle péripète et d'ordre dorique avec 15 colonnes de chaque côté et 6 à chaque fronton, avec 2 colonnes au pronaos et 2 au posticum. A l'intérieur, on remarquait de chaque côté 5 colonnes engagées, d'ordre ionique et cannelées. Une colonne corinthienne était placée devant la statue d'Apollon. C'était le plus ancien et peut-être le premier exemple de cet ordre.

Ce temple qui, selon Stackelberg, a été renversé en partie avant l'introduction du christianisme, est encore un des mieux conservés que l'on trouve en Grèce. 36 colonnes surmontées de leur architrave sont encore debout. La partie inférieure de la cella et les bases des colonnes engagées sont intactes : une de ces colonnes est encore entière. Le terrain tout autour est jonché de débris qu'il serait facile de remettre en place, comme on l'a fait pour le temple de la Victoire à Athènes. Des fouilles, entreprises en 1818 par une société d'artistes anglais et allemands, mirent au jour le chapiteau et le fût de la colonne corinthienne, et la frise qui ornait l'intérieur de la cella. Elle se composait de 23 plaques de marbre sculptées qui sont maintenant à Londres. Les bas-reliefs représentent la guerre des Centaures et des Lapithes et celle des Grecs et des Amazones.

De l'esplanade du temple, la vue s'étend sur le mont Lycée, le Taygète la plaine de Messénie, le mont Ithôme et les golfes de Coron et d'Arkadia. Au S.-E. on aperçoit le mont Tétragi, et, à côté, la montagne qui domine Kakolétri et qui, selon l'état-major français, n'est autre que le mont Ira.

Sur la hauteur au N. du temple, (10 m.) on trouve quelques traces d'un sanctuaire de Vénus.

Laissant à droite cette hauteur, on descend dans la direction du S. une pente escarpée et pierreuse pour rejoindre (45 m.) la route d'Andritsèna, près d'un joli khani bâti en 1856. On traverse ensuite une série de collines dont les maigres buissons contrastent avec la riche végétation du mont Cotylium et des bords de la Nèda, puis l'on débouche tout à coup dans une charmante vallée, entourée de montagnes boisées, où s'élève (45 m.) le v. de

Andritsèna (3 h. 20 m. de Phigalée, et 9 h. 35 m. d'Arkadia). Ce gracieux v. se compose de plu-

sieurs hameaux éparpillés sur une pente escarpée au milieu de la verdure, et domine une vallée fertile arrosée par plusieurs cours d'eau. Toutes les maisons, remarquables par leur propreté et leur confort, offriront au voyageur un contraste agréable avec les logis qu'il trouve habituellement. Andritsèna possède un bazar assez bien approvisionné.

D'Andritsèna à Léondari, R. 43; — à Patras par l'Élide, R. 44; — à Ægium par Kalavryta, R. 45.

ROUTE 43.

DE LÉONDARI A ANDRITSÈNA

PAR MÉGALOPOLIS ET KARYTENA.

1 jour (9 h. 40 m.)

On sort de Léondari du côté N.-E., et, laissant à droite (45 m.) la route de Tripolitsa (V. R. 32) et la jonction du Thius et de l'Alphée, on franchit (20 m.) cette dernière rivière pour gagner, à travers une plaine couverte de chênes, le v. de (1 h. 10 m.)

Sinano, dont l'église renferme différents débris de marbre provenant de Mégalopolis, savoir : un petit monument tumulaire, un pied d'autel et un chapiteau antique.

On se dirige ensuite au N. à travers des champs cultivés, et, près d'une fontaine (15 m.), on franchit un fossé qui faisait partie de l'enceinte de

Mégalopolis (2 h. 30 m. de Léondari).—*Histoire*. La formation de la ligue arcadienne et la fondation de Mégalopolis sont une des créations qui sont le plus d'honneur au génie d'Epaminondas. Elle permit aux petits États de l'Arcadie de contrebalancer la puissance des Spartiates qui les avaient opprimés jusqu'alors en exploitant leurs dissensions. Oubliant un instant leurs rivalités, les Arcadiens travaillèrent activement à fonder la nouvelle capitale, Mégalopolis, qui

fut achevée dans l'espace de trois années.

Le pouvoir suprême de la confédération résidait dans l'assemblée des dix mille (*δὲ μύριοι*), formée de députés de toutes les villes de l'Arcadie. Cette assemblée avait sous ses ordres 5 000 hommes de troupes nommées Epariti (*ἐπαρίται*). Cependant Mégalopolis ne répondit pas complètement aux espérances de ses fondateurs, et des révoltes fréquentes signalèrent l'affaiblissement de son autorité sur les États arcadiens. Après la chute de Thèbes, elle sut pourtant résister victorieusement aux attaques réitérées des Spartiates. Elle s'unit étroitement à Philippe et resta toujours fidèle à la cause macédonienne. Mégalopolis fut rasée, en 222, par Cléomène, et réédifiée peu de temps après, lorsque ses habitants revinrent avec Philopœmen de la Messénie, où ils avaient cherché un refuge. La nouvelle ville, malgré ses vastes proportions, renfermait un si petit nombre d'habitants, qu'un poète comique cité par Strabon l'appelle un « grand désert. »

Mégalopolis a vu naître Philopœmen et l'historien Polybe.

Description. — A l'époque de la fondation de Mégalopolis et de Mantinée, l'architecture militaire était assez savante pour remplacer les moyens de défense naturels par des murailles et des tours. Aussi ces villes sont-elles situées en plaine et sur des rivières, au lieu d'occuper des hauteurs escarpées, comme les anciennes cités grecques. L'enceinte de Mégalopolis avait 50 stades (9247 mètr.) de tour. On peut supposer que le mur de fortification était bâti de briques non cuites, comme celui de Mantinée, car il n'en reste pas de traces. La rivière Héliston, qui coule de l'E. à l'O., divisait la ville en deux parties égales. Celle de gauche s'appelait *Orestia* et renfermait le théâtre, le stade et le Thersilium, où l'assemblée des dix mille tenait ses séances. Sur la rive op-

posée, on voyait l'agora, et, plus au N., les temples de Minerve Polias et de Junon-Téléia, qui couronnaient deux collines peu élevées.

L'enceinte de Mégalopolis est aujourd'hui couverte de champs de blé, aucune ruine importante ne sort de terre, et l'on a peine à croire que l'on foule le sol d'une grande ville.

Après avoir franchi le fossé dont nous avons parlé, on reconnaît à gauche, sur le versant N. d'une colline, la forme du Théâtre, immense hémicycle de verdure dont tous les gradins ont été enlevés. Au dire de Pausanias, c'était le plus grand théâtre qu'il y eût en Grèce : son diamètre était d'environ 144 mètr. Aux deux extrémités de la cavea, on distingue encore quelques vestiges de murs antiques destinés à soutenir les terres. Devant le théâtre, on voit des traces de murs et des débris de colonnes. Se dirigeant au N. vers les rives de l'Hélisson, on remarque, au confluent d'un petit ruisseau, les traces d'un pont antique. En descendant le cours de la rivière sur la rive droite, on rencontre bientôt des soubassements de temples, des ruines de constructions antiques et des bases de colonnes en place qui marquent la position de l'Agora. Les fouilles faites en cet endroit par l'expédition française de Morée et par Ross, en 1834, n'ont amené aucune découverte intéressante. Sur l'une des deux collines, à 15 min. au N. de l'Agora, on voit encore des fragments de colonnes et les restes d'une cella remarquable par le choix des matériaux. Ces débris indiquent l'emplacement du temple de Minerve ou de celui de Junon.

Toutes les ruines de Mégalopolis sont d'un beau calcaire jaune très-dur. Les seuls fragments de marbre que l'on ait trouvés sont ceux que nous avons signalés dans l'église de Sinano.

En quittant le théâtre de Mégalopolis, on se dirige à l'O. à tra-

vers une plaine couverte de chênes. On laisse à droite le v. de Kasimi pour franchir (1 h.) l'Alphée en face du v. de Déli-Hassan et rejoindre (10 m.) la route directe de Léondari à Karytæna.

A 45 m. à l'O. de la route, près de la chapelle Saint-Georges située sur le revers du mont Tétragi, quelques ruines helléniques marquent l'emplacement de *Lycosure*, qui était, selon Pausanias, la ville la plus ancienne du Péloponèse.

On longe ensuite la base du mont Lycée (Diaphorti) et le fleuve Alphée, que l'on traverse (2 h. 15 m.) sur un pont de plusieurs arches, pour gagner par une montée rapide (15 m.)

Karytæna (6 h. 10 de Léondari). Cette ville remplace probablement l'antique Brenthe, dont il ne reste pas de trace. Au moyen âge, elle acquit une certaine célébrité par les luttes de ses barons avec les Villehardouin. Pendant la guerre de l'Indépendance, Ibrahim-Pacha n'osa pas attaquer Colocotroni, qui s'était réfugié dans la forteresse de Karytæna. La ville, étagée sur les deux versants d'une colline, présente l'aspect le plus pittoresque avec son imposant château féodal qui couronne un rocher élevé.

Sur le sommet du mont Lycée (2 h. 30 m. de Karytæna), on retrouve des traces de l'enceinte sacrée de Jupiter et des monuments qu'elle renfermait.

Au sortir de Karytæna, on repasse le pont de l'Alphée, et l'on contourne la base du mont Lycée par un chemin âpre et difficile qui monte et descend sur des contreforts arides. On arrive (2 h.) au pied d'une hauteur qui couronne les restes considérables d'une ville antique, connue dans le pays sous le nom de *Kastro de Sainte-Hélène*. Selon Leake, ce serait l'antique *Thésoa*, dont les habitants furent obligés d'aller grossir la population de Mégalopolis. Le mur d'en-

ceinte, encore bien conservé, est flanqué de plusieurs tours rondes et carrées. A l'intérieur, on remarque les soubassements d'un temple et des débris de colonnes cannelées.

Une route pittoresque et boisée conduit ensuite à (1 h. 30 m.) **Andritsèna** (V. R. 42).

ROUTE 44.

D'ANDRITSÈNA A PATRAS

PAR OLYMPIE ET ÉLIS.

3 jours (32 h.) — On coche à Pyrgos et à Kalpéli. La route par l'Élide étant longue et peu intéressante, il est préférable de se rendre à Patras par Tripotamo (V. R. 43).

On sort d'Andritsèna par la route d'Épéum et de Pyrgos, que l'on quitte (1 h.) près du v. de Makhalas pour franchir plusieurs collines boisées dans la direction du N. Après avoir traversé (1 h.) la rivière Livadi et laissé à gauche le v. de Tsakha, on descend par de belles pentes de gazon entrecoupées de torrents et couvertes de nombreux troupeaux de bétail et de chevaux. Du hameau de Némésia (1 h.) construit de branches d'arbres et de boue, la vue s'étend à l'E. et à l'O. sur la vallée de l'Alphée, au N. sur la gorge boisée du Ladon, et au N.-E. sur la colline de Hagios-Joannis, où se trouvent quelques débris helléniques de l'antique

Héræa. Cette ville, une des plus considérables de l'Arcadie dans le bassin inférieur de l'Alphée, avait encore de l'importance au temps de Pausanias.

Il faut ensuite descendre par une berge escarpée dans le large lit de l'Alphée, ombragé de beaux platanes et couvert de grosses pierres roulées par les eaux.

Après avoir franchi cette rivière ainsi que le Ladon, à quelques mètres en amont de leur jonction, on descend la riante vallée de l'Alphée. Les montagnes peu élevées qui la resserrent sont admirablement boisées et dessinent sur

le ciel des lignes simples et harmonieuses. Les bords de l'Alphée sont coupés de canaux d'irrigation et couverts de champs de maïs, au milieu desquels la route se perd à chaque instant. Quand on a franchi (30 m.) l'Erymanthe et laissé à droite (1 h.) une route menant à Asprasptia, on s'élève par un chemin très-roide, à travers une forêt inextricable de pins, de chênes verts, de lentisques et de vignes sauvages, sur un contre-fort qui domine la rivière. On remarque (2 h.) sur la rive opposée le v. de Palæo-Phanaro, près duquel on traverse la rivière dans un *monoxylon*, ou canot formé d'un tronç de platane. La route descend (30 m.) dans une petite plaine triangulaire et sablonneuse, puis se trouve resserrée entre l'Alphée et une colline surmontée par le v. de Miraka, avant de déboucher (30 m.) dans une autre plaine couverte de champs de maïs. Au delà d'un contre-fort conique (mont *Kronius*) qui s'avance comme un promontoire, on aperçoit au N. la charmante vallée de Lala (V. R. 45), arrosée par le Cladéus, un des affluents de l'Alphée. Après avoir laissé à droite la route de Lala, on tourne à gauche, et, traversant un champ de maïs, on arrive près d'une excavation, au fond de laquelle plusieurs bases de colonnes marquent l'emplacement de l'antique

Olympie (7 h. 30 d'Andritsèna). Ce n'était pas une ville, mais un bois sacré comme ceux de Némée et d'Épidaure. Il était consacré à Jupiter sous le nom d'*Altis*, mot ancien pour *ἄλτος* (bois sacré). C'est dans ce sanctuaire que se célébraient tous les quatre ans les jeux olympiques, auxquels tous les peuples de la Grèce étaient convoqués. A cette époque, les hostilités étaient suspendues partout, et les ennemis les plus acharnés venaient prendre part à des luttes pacifiques sur le terrain neutre et sacré d'Olympie. Au point de vue de la civilisation, ces jeux étaient une des institu-

tions les plus remarquables de l'antiquité. Leur origine remontait à une époque très-reculée; cependant ils ne furent établis d'une manière permanente que vers 884 par Iphitus et Lycurgue, et ce n'est que de l'année 776, marquée par la victoire de Corébus, que date l'ère des Olympiades.

L'Altis était situé dans la plaine, entre l'Alphée, le Cladéus, le mont Kronius et la colline de Miraka. Il renfermait des milliers de statues, des autels et des temples pour tous les dieux, un stade, un théâtre, un hippodrome et une foule d'autres édifices mentionnés par Pausanias.

De tous ces chefs-d'œuvre il ne reste que quelques colonnes et l'emplacement de l'Altis, recouvert de 3 mètr. de limon.

Temple de Jupiter olympien. C'est à l'expédition française de Morée que revient l'honneur d'avoir reconnu dans les colonnes et les soubassements qui existent encore les restes du temple de Jupiter Olympien.

Le temple était hexastyle et péripète, et mesurait 70 mètr. de long sur 29 de large. Ses immenses colonnes doriques et cannelées avaient un diamètre de 2 mètr. 25. La commission française a pu recueillir assez de fragments pour faire une restauration du temple conforme à la description de Pausanias. Les métopes du portique et du posticum représentaient les travaux d'Hercule. Le plus remarquable représentait Hercule terrassant un taureau. Tous ces précieux débris se trouvent au musée du Louvre. C'est dans le temple d'Olympie qu'on admirait la statue colossale de Jupiter en or et en ivoire, le chef-d'œuvre de Phidias, et l'une des sept merveilles du monde.

Au fond de l'excavation produite par les fouilles de l'expédition de Morée, et qui se comble tous les jours, on voit çà et là plusieurs tambours de colonnes dont les bases sont encore en place.

On remarque près du mont Kronius un piédestal de statue haut d'un mètr. sur lequel on distingue la marque des pieds de la statue et des crampons qui avaient servi à la fixer. On y lit trois inscriptions qui ont fourni à M. Beulé (*Études sur le Péloponèse*) le sujet d'un mémoire intéressant sur les sacrificateurs et sur toute l'ancienne administration du sanctuaire.

De l'autre côté de l'Alphée on aperçoit un pic pierreux qui contraste avec la verdure des collines environnantes. C'est peut-être le *Typæus*, d'où l'on précipitait les femmes qui osaient passer l'Alphée et assister aux jeux olympiques.

En quittant Olympie, on passe le Cladéus pour descendre la vallée de l'Alphée, à travers de gras pâturages, couverts de troupeaux de chevaux. Du haut d'un contrefort qui barre la vallée (2 h.), on découvre tout à coup la grande plaine de l'Elide, le lac de Mouria, la mer Ionienne et l'île de Zante. On descend ensuite dans la plaine pour gagner (2 h.)

Pyrgos (11 h. 10 d'Andritsèna). Cette ville assez considérable est bâtie de briques non cuites et située au milieu de plantations de citronniers, de mûriers et d'oliviers. Elle ne renferme rien de remarquable.

Le port de Pyrgos est situé à deux heures de distance près du cap *Katakolo*. Le paquebot-poste grec y touche tous les quinze jours, le dimanche dans l'après-midi, en venant vers Patras, et le dimanche suivant à son retour vers le Pirée.

Traversant la plaine dans la direction du N., on laisse à gauche (1 h. 30) la route de Gastouni et de (6 h.) Cyllène (V. R. 50) pour franchir les contreforts du mont Phloé et redescendre (1 h.) dans la grande plaine sablonneuse et inculte de Gastouni. C'est à peine si quelques arbres et quelques vignes autour des villages vien-

nent interrompre l'aridité de ce désert. La route toujours en plaine atteint (1 h.) le v. de Kalitsa et (3 h.) quelques débris helléniques qui marquent l'emplacement de :

Élis (6 h. 30 de Pyrgos). Cette ville était la seule qui fut fortifiée en Elide, dont le territoire était regardé comme sacré. Elle était située sur les rives du Pénée et occupait une montagne appelée *Belvedere* par les Vénitiens et Beauvoir par les Français.

Au delà d'Élis, on franchit le Pénée et l'on se dirige au N. à travers la plaine, laissant (4 h.) à gauche le cap Glarentza et le port de Cyllène, le lac Kotiki, et à droite le v. de *Kapeléti* (10 h. 30 de Pyrgos), où l'on peut passer la nuit. On pénètre ensuite dans la magnifique forêt de chênes d'Alitchélébi, où l'on chemine pendant 5 h. jusqu'au v. de Kato-Akhaïa, laissant au loin sur la gauche les caps Kalogria et Papa, qui représentent l'ancien promontoire Araxe. La route longe dès lors le golfe de Patras, d'abord sur une plage resserrée entre la mer et les montagnes, puis (3 h.) sur une plaine à l'extrémité de laquelle on atteint (2 h. 15)

Patras (en italien *Patrasso*, en grec *Πάτρα*).

On trouve deux hôtels près du port. L'hôtel Britannique est le meilleur, et possède une table d'hôte.

Bateaux à vapeur : *Lloyd autrichien*, pour Missolonghi, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure et Corfou, tous les samedis;—pour Lépante, Vostitsa, Amphissa et Loutraki, tous les jeudis.—*Paquebot-poste grecs*, tous les quinze jours, le mercredi pour Loutraki; le samedi pour Missolonghi, Cyllène, Zante, et toutes les échelles de Morée jusqu'au Pirée.

Histoire.—Patras fut la seule des douze villes de l'Achaïe qui soutint les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse. Après la mort d'Alexandre, elle tomba au pouvoir de Cassandre, qui ne put

la défendre contre Aristodème, général d'Antigone. Patras et Dymes furent les premières à chasser les Macédoniens et à renouveler la ligne achéenne (V. R. 48). Auguste rebâtit la ville à moitié détruite pendant la guerre avec les Romains et y plaça une colonie militaire. Au temps de Pausanias, elle était renommée pour ses étoffes de lin (byssus). Sous les empereurs byzantins, Patras forma un duché. Successivement prise et reprise par les Vénitiens et les Turcs, elle resta définitivement à ces derniers jusqu'en 1821. Elle fut alors la première ville qui se souleva en faveur de l'indépendance grecque.

Description.—Patras était située à 500 mètr. de la mer sur une colline dépendant du mont Panachaïcon (Voïdia). L'acropole occupait l'emplacement de la forteresse actuelle, et la ville était reliée au port par de longs murs semblables à ceux d'Athènes. Elle fut détruite au vie siècle par un tremblement de terre et incendiée, en 1821, par les Turcs. On voit encore des vestiges de l'acropole près de la forteresse et quelques soubassements du temple de Cérés dans l'église de Saint-André.

La ville moderne, la plus belle et la plus commerçante de la Grèce continentale, est bâtie entre la mer et l'emplacement de la cité antique. On a tracé pour Patras le plan d'une ville de 100 000 habitants. Ses rues larges se coupent à angle droit et sont bordées de jolies maisons à arcades. Malheureusement, la promenade publique, située près du port, est encombrée de magasins et d'affreuses masures qui masquent la vue de la mer. Le port n'est qu'une rade ouverte, mais il sera considérablement amélioré par l'achèvement d'un môle actuellement en construction.

De Patras à Kalavryta, R. 48; — à Sicyone, R. 49; — à Missolonghi, Lépante, Loutraki par mer, R. 50.